

LES  
MAGRITTE  
DU CINÉMA

LES RACINES ÉLÉMENTAIRES

# « J'étais un garçon d'une

Maître de cérémonie des Magritte du cinéma, ce samedi soir, Kody, fils du dernier ambassadeur du président Mobutu en Belgique, ne se destinait pas à la scène humoristique.

## making of

C'est dans les divans luxueux de l'imposant hôtel Steigenberger, jadis appelé Conrad, que Kody nous avait fixé rendez-vous. C'est ici, se souvient Colette Braeckman, présente lors de l'entretien, que le père de Kody, Jean-Pierre Kimbulu, menait durant des années sa vie de diplomate. Le Conrad était alors son quartier général. C'est ici que le jeune Kody observait les coulisses du pouvoir. Ici, aussi, que la grande famille se réunissait quelquefois. Jean-Pierre Kimbulu est décédé le 15 novembre. L'entretien qui suit fut une façon, pour Kody, d'honorer la mémoire du père.  
N.C.E.



*J'ai fait un sketch quand Felix Tshisekedi est venu à Bruxelles. Il y avait Reynders, De Croo, les pontes belges et congolais. Je lui ai fait quelques suggestions, comme celle de conquérir la Belgique et d'en faire une colonie congolaise*



## ENTRETIEN

COLETTE BRAECKMAN  
NICOLAS CROUSE

Venu de Rhode-Saint-Genèse, où se trouve toujours la résidence de son père récemment disparu, qui fut le dernier ambassadeur du président Mobutu en Belgique, Kody s'est émancipé de son entourage diplomatique en préférant le destin d'un bouffon à celui d'un roi. Ce samedi, c'est lui qui sera le maître de cérémonie des Magritte du cinéma. Un comble, pour cet ancien introverti, qui nous confesse, à la question rituelle que nous lui posons...

**Je ne serais pas devenu qui je suis si...**

Si je n'avais pas été un garçon d'une timidité maladroite, un jour s'est rendu compte du fait que l'humour était une arme de séduction massive, qui me permettait de me faire des copains. Une manière de sortir de moi-même et d'aller vers les autres... J'ai eu la chance, au collège Cardinal Mercier à Braine l'Alleud, de pouvoir suivre des cours appelés « Art d'expression », des cours de théâtre qui ont changé beaucoup de choses dans ma vie et qui ont façonné mon envie de faire ce métier plus tard. J'y ai appris les rudiments du théâtre, mais aussi le cinéma, les mouvements de caméra. Cela a créé en moi un émoi terrible. Mais comment dire à mes parents que je voudrais faire ça un jour ? C'est impossible. Quand on a une grand-mère qui vendait du pain et qui a tout fait pour envoyer son fils, qui n'avait que dix ans, étudier en Europe, loin de sa mère, sans son père... Quand on a comme moi un père qui a réussi à graver certains échelons pour pouvoir vous donner de la chance de vivre avec un confort et une manière privilégiée. Leur dire tout à coup « j'ai envie de devenir comédien »... Alors, j'ai gardé cet amour-là en secret, j'ai fait des études sérieuses et je me suis dit : quand j'aurai fini, j'essaierai de me lancer.

**Quelles étaient les valeurs que votre famille avait envie de vous transmettre ?**  
Le partage, l'ouverture d'esprit, le sens de l'accueil... Cependant, pour une famille congolaise de l'époque de mon père, l'artistique était quelquefois relégué au second plan. Choisir une voie artistique, la musique, le théâtre, cela pouvait apparaître comme un écart de conduite. Pour mes parents, ce qui comptait c'était le circuit classique, avocat, médecin... Mais mon père était ouvert, il aimait l'humour. Chez moi, il y avait des cassettes VHS avec Louis de Funès, Eddie Murphy, Guy Bedos, Bigard, tous les grands de l'époque. On riait beaucoup à les suivre. Dans la famille, il y avait des grandes gueules,

mais moi je n'étais pas le boute-en-train, je me tenais toujours en retrait, un peu timide. Je n'étais pas le comique de service, et tout le monde est toujours très étonné de ce que je suis devenu. En famille, avec mes amis, je ne suis pas du tout en représentation. C'est comme si je m'octroyais, sur scène, une existence différente : je n'y ai pas la même voix, pas la même posture, même pas la même taille. Sur scène, je fais un mètre 82, alors qu'en réalité je mesure un mètre 60 !



*J'ai fait des études sérieuses et je me suis dit : quand j'aurai fini, j'essaierai de me lancer sur scène*



**A quel moment choisissez-vous de vous lancer ?**  
En participant à la traditionnelle « revue », pendant mes études à Louvain-la-Neuve. A l'époque, on est deux copains à se retrouver là, avec cette même envie : faire un métier artistique... et d'abord nos études, pour les parents. A la revue, je fais surtout des imitations de profs, et ça fait rire tout le monde. Face à un public, je me rends compte que ça marche. Je termine mes études. Mes copains commencent à se marier. Alors je fais des discos de mariage, qui sont des sketches. Et là aussi, ça marche. Mais à l'époque, je ne veux pas être humoriste. Je veux être acteur ou comédien de théâtre.

Vers 27 ans, alors que je travaille dans le marketing, je décide de me lancer. C'est l'époque, à la télé, de « Un gars, une fille ». Alors je me dis que je vais faire une petite capsule, pour le petit écran. L'idée que je trouve, c'est de raconter des contes et des légendes en deux minutes, avec un peu d'humour. De fil en aiguille, un jour un copain de collège qui travaille pour Franco Dragone et produit des trucs me demande : « mais pourquoi tu ne ferais pas du one-man-show ? » Il me dit qu'il va quitter son boulot et se lancer dans la production de spectacle. Il m'invite à écrire dix, quinze minutes. Je le fais avec un copain, et on fait la première partie d'un spectacle qui s'appelle « I rêve un dream », par un artiste qui s'appelle Alexis. La boîte de prod s'appelle Kings of Comedy, et va bientôt accueillir une écurie de jeunes talents de l'humour. On devient un groupe, comme le Jamel Comedy club. Il y a Vizorek, Walter, James Deano, Pablo Andres... On fait un Kings of Comedy show, en bénéficiant d'abord du réseau de chacun. Puis, bientôt, on se rend compte qu'il y a un public qui est réceptif.

**Où en êtes-vous, aujourd'hui, artistiquement ?**

J'ai dix ans de carrière derrière moi. Ce n'est rien. Il faut dix ans pour apprendre un métier. J'ai appris. Et maintenant j'espère que je vais pouvoir le faire, pendant vingt ans. Mais si ça s'arrête demain, je me serai tout de même bien marré.

## Kody

Kody Seti Kimbulu, né à Schaerbeek en 1978, a grandi dans une famille congolaise du Brabant wallon. Son père, proche de Mobutu, était diplomate. Après des études en sciences politiques et dans une école de commerce, puis des débuts professionnels dans le marketing, il se consacre à sa passion de la scène, et se lance bientôt dans le one-man-show, après des premiers pas au Kings of Comedy. Depuis 2010, on l'entend et le voit régulièrement sur VivaCité (Les enfants de cœur) ou La Deux (Le grand cactus). Le cinéma fait également appel à lui (Le tout nouveau testament, Lucky...)



## Courez-vous derrière un rêve ?

Ce dont je rêverais, c'est de faire un festival en emmenant des humoristes d'ici au Congo, et inversement... mais c'est compliqué, notamment concernant les visas. Je rêverais d'une rencontre avec ces deux publics. J'ai déjà soumis cette idée à la RTBF, et j'espère que ça pourra aboutir un jour. Je voudrais aussi faire un documentaire, et suivre ce voyage à l'abandon, en emmenant par exemple Vizorek et Laurence Bibot. On a énormément de points communs, Belges et Congolais. Le sens de l'autodérision. Peut-être aussi le sens du surréalisme. Alors que le Français, comme le Camerounais ou l'Ivoirien, rit plutôt de l'autre.

## Comment définiriez-vous votre humour ?

J'essaie de rire de tout et de tout le monde, que ce soit avec bienveillance et irrévérence. J'ai fait un sketch quand Felix Tshisekedi est venu à Bruxelles, au Cercle gaulois. Il y avait Reynders, De Croo, les pontes belges et congolais. J'y ai dit que dans le cadre d'un renouveau des relations entre la Belgique et le Congo, j'avais quelques suggestions adressées à Felix Tshisekedi, afin de conquérir la Belgique et d'en faire une colonie congolaise. J'y soulignais les similitudes culturelles. Qu'un fils de politique accède au pouvoir, c'est quelque chose qui nous est commun, par exemple. Que le Manneken Pis, noir de peau et belge de taille, est le plus bel exemple de métissage belgo-congolais. Ça a fédéré, fait rire, autant les Belges que les Congolais. On m'a même dit : « vous avez fait un acte diplomatique insoupçonné ».

## famille « Mon père

C.B. ET N.C.E.

**Quelle était votre place dans la famille ?**

J'étais le troisième d'une famille de huit enfants, mais surtout le seul garçon avant la naissance du dernier, mon frère cadet. Longtemps entouré de filles, j'étais asthmatique, souvent malade et en plus, étant petit, je me suis brûlé profondément, en renversant sur moi une poêle d'huile bouillante... Je n'ai gardé aucun souvenir de cet épisode, j'avais deux ans et demi et ne me rappelle même pas la douleur. Je vivais en famille comme un petit prince, fragile et très choyé. Mon père vivait depuis longtemps en Belgique où il était arrivé à l'âge de dix ans, dans les années 60, à bord d'un petit avion à hélices de la Sabena. Il y a rejoint son grand frère qui avait épousé une Belge dans les années 50. C'était la première génération de Congolais qui venaient en Belgique, et ma grand-mère avait tout fait pour envoyer son fils en Europe. L'aîné, beaucoup plus âgé, était déjà là, et il tenait un bar, le Banning, dans ce qui deviendra Matonge. C'est là qu'en 1960 les participants congolais à la Table Ronde aimaient se réunir. Depuis ce bar, où son frère travaillait beaucoup la nuit, mon père voyait passer tout le monde. Il passait beaucoup de temps avec la famille de son grand frère et le dimanche, ils allaient tous dans les Marolles manger un poulet comète. Tout cela pour vous dire à quel point mon père était ancré dans la réalité belge et bruxelloise, et il nous a transmis cette connaissance du pays. A 18 ans, après avoir fait



*« En famille, avec mon père, on parlait beaucoup politique, il m'expliquait bien des choses. Comme diplomate, il avait aussi beaucoup d'anecdotes à me raconter, il était aussi un séducteur. Tout cela, dont le fait de pouvoir séduire une audience avec des histoires et de l'humour, il me l'a transmis. » © DR*



*« Dans ma famille, j'ai toujours été très entouré de femmes. J'ai six sœurs, qui ont toutes du caractère. Alors que moi je suis un agneau. » © DR*

# « timidité malade »



« Dans la famille, je n'étais pas le boute-en-train. Tout le monde est toujours très étonné de ce que je suis devenu ».

© PIERRE-VES THENPONT

## Bike for Kivu

« Parrain » de Comequi, une ASBL active au Kivu depuis 2009, Kody s'est déjà rendu sur les rives du lac Kivu à la rencontre des petits planteurs de café soutenus par l'association. Il y a rencontré les producteurs qui s'efforcent, d'année en année, d'améliorer la qualité du café, découvre les coopératives qui s'emploient à laver les cerises sur place pour augmenter la valeur ajoutée. Et cet automne, il enfourchera un mountain bike pour rejoindre les 120 participants qui, entre Bukavu et Goma, prendront part à la deuxième édition de « Bike For Kivu » ([www.bikeforkivu.com](http://www.bikeforkivu.com)), soit 180 kilomètres le long des rives du lac Kivu. Les valeureux cyclistes, répartis en 20 équipes sponsorisées à raison de 15.000 euros chacune, auront ainsi l'occasion de rencontrer les associations qu'ils soutiennent, dont Comequi, « En avant les enfants » qui appuie les jeunes de Goma, Agri Est qui permet à de petites filières agricoles d'obtenir des prêts bancaires. C.B.

## m'a transmis le fait de pouvoir séduire une audience avec de l'humour »

ses études primaires et secondaires à Boitsfort, mon père est reparti au Congo, où il a été engagé aux Affaires étrangères. Là, il a gravi tous les échelons jusqu'à devenir ambassadeur pour la Belgique et les Pays-Bas, deux pays où il connaissait déjà tout le monde.

**Vous avez choisi de nous donner rendez-vous à l'hôtel Steigenberger, l'ancien hôtel Conrad, où votre père recevait ses contacts diplomatiques.**

C'est un endroit dans lequel mon père aimait venir. Un jour, alors que j'étais en rhéto, l'un des exercices proposés était de savoir dans quel métier on imaginait nos camarades. La moitié des papiers qui me concernaient me désignaient comme « comédien », l'autre moitié comme « politique ». En fait, j'ai toujours été attiré par la politique. J'aurais pu m'y lancer mais je crois que j'ai trop de « second degré » pour cela, impossible de me prendre au sérieux. En famille, avec mon père, on parlait beaucoup politique, il m'expliquait bien des choses. Comme diplomate, il avait aussi beaucoup d'anecdotes à me raconter, il était aussi un séducteur. Tout cela, dont le fait de pouvoir séduire une

audience avec des histoires et de l'humour, il me l'a transmis.

**Après que le président Mobutu a été chassé du pouvoir, en 1997, les temps n'ont-ils pas été difficiles pour votre famille ? Votre père avait alors perdu son poste d'ambassadeur...**

C'est un épisode particulier, difficile : un changement de régime et pour nous un changement de vie, de statut. Mon père perd son job, et pour nous aussi il y a énormément de choses qui changent. On se demande même si notre sécurité est assurée, car dans ce changement, il y a aussi un peu de violence. Mais de toute manière, je crois que ce changement a été bénéfique. D'abord pour le pays, mais aussi d'un point de vue personnel, car les liens familiaux se sont resserrés. Alors qu'auparavant je ne voyais pas beaucoup mon père, qui était souvent en déplacement et que moi j'étais fréquemment malade. J'ai vu mon père moins occupé. En outre, notre situation financière n'était plus la même... Il a donc fallu nous débrouiller, faire avec ce qui avait été thésaurisé jusque-là ; à Kinshasa, avec l'arrivée de l'AFDL, tout a été confisqué, des lieux

qui appartenaient à d'anciens mobutistes ont été occupés, ils ont fait main basse sur des maisons et jusqu'à aujourd'hui, l'une de nos maisons n'a pas été récupérée. Mon père aurait voulu retourner au Congo mais il ne l'a jamais fait, car sa santé ne le lui permettait plus. Il s'est battu pour tenir le coup, il a retourné ses manches. Comme il avait un bon carnet d'adresses, il a fait de la consultance, et avec ma belle-mère, il a ouvert un restaurant, à Uccle Calevoet, « le Village ». J'y ai beaucoup travaillé alors que j'étais étudiant, et le lieu était réputé. Mon père a toujours été travailleur, il tenait cela de sa mère, une femme forte qui s'était retrouvée seule avec ses trois enfants.

**Vous parlez peu de votre mère...**

Sans doute par pudeur. C'est quelqu'un de très discret. Si je vais voir Belmendo et que je lui en parle, ça ne l'intéresse pas. Ce qui compte, pour elle, c'est si j'ai bien mangé. Alors que mon père était par son métier plus exposé, et qu'il m'a inspiré pour des sketches. Mes parents se sont séparés quand j'étais petit. Je n'ai d'ailleurs pas de souvenirs de mes parents ensemble. Après j'ai vécu avec ma belle-mère, qui est toujours là aujourd'hui. Je m'entends super-bien avec ma mère, qui vit en France, comme avec ma belle-mère, qui vit ici. Ce sont deux femmes très importantes dans ma vie.

**Quel regard jetez-vous sur les relations belgo-congolaises ?**

C'est en Belgique que j'ai été à l'école, et en discutant avec mes camarades de classe, j'ai toujours constaté combien, ici, on savait peu de chose sur le Congo.

Etrange, pour deux pays qui ont une histoire commune. Une histoire pas forcément agréable, parfois tragique, avec aussi de belles choses. Pour moi, il est important que cette histoire soit transmise, à l'école. J'ai toujours cherché la manière d'aborder le sujet en ayant le ton juste, sans blesser. Car enfin, en Belgique, tout le monde n'est pas allé au Congo pour coloniser ce pays ! Il n'empêche que la colonisation a eu lieu. Que faire de cette histoire ? Les Belges ont beau avoir enfermé cette histoire dans une armoire, à clé, il n'empêche qu'elle est toujours là. On ne peut pas nier l'existence de cette cicatrice, et tant d'années après, cela reste difficile.

**Pourquoi tant de difficultés, tant de résistances ?**

Je l'ignore. Peut-être tout cela est-il lié à la famille royale, à l'image, au souvenir de Léopold II. S'il y a un premier pas à faire, il doit être fait en tenant compte des liens du Congo avec la famille royale, qui doivent se dénouer. Mon père m'a toujours raconté que, lorsqu'il a présenté ses lettres de créances au roi Baudouin, il lui a raconté qu'à l'âge de dix ans, il était venu en Belgique. Alors que le Roi lui demandait comment il avait fait pour gagner la

Belgique, il lui avait répondu : « mais j'y étais déjà ! » (lorsque l'ambassadeur Kimbulu avait dix ans, le « Congo belge » n'était pas encore indépendant, NDLR). Depuis la détérioration des relations belgo-congolaises, il y a un déficit de connaissances, et même la classe politique belge ne connaît pas bien le Congo. En rencontrant de jeunes politiciens belges, j'ai été étonné de leur manque de connaissance.



**Aujourd'hui c'est Hollywood, avec Ben Affleck, qui s'empare de cette histoire coloniale et prépare un film sur Léopold II, sur les mains coupées. Cela vous inspire quoi ?**

Nul n'est prophète en son pays. Si d'autres font ce qu'on n'ose pas faire chez nous, ça va peut-être faire bouger les choses. Au départ, c'est Scorsese qui avait envie de faire un documentaire, et il s'est associé avec Ben Affleck, très impliqué à propos de l'Est du Congo. Il prépare d'ailleurs un film dans lequel il incarnerait le professeur Cadrière et où Djimon Hounsou jouerait le rôle du Docteur Mukwege. J'ai contacté Ben Affleck, parce que moi aussi je parraine une association à l'Est du Congo (Comequi) qui incarne beaucoup d'espoir pour les paysans.

**La colonisation ? Les Belges ont beau avoir enfermé cette histoire dans une armoire, à clé, il n'empêche qu'elle est toujours là**

”

aussi je parraine une association à l'Est du Congo (Comequi) qui incarne beaucoup d'espoir pour les paysans.



**Mon père aurait voulu retourner au Congo. Sa santé ne le lui permettait plus. Il s'est battu pour tenir le coup, il a retourné ses manches**

”



**« Il y a une grosse évolution de l'humour en Afrique francophone, avec un pôle très fort en Côte d'Ivoire. Parmi ces talents, il y a Jean Goubald, magnifique chanteur et poète, qui parle avec humour de tellement de choses, en arrivant à être une sorte de sociologue de la société congolaise. Ce sont des sketches très profonds. »**

**« Le spectacle d'Eddie Murphy, Raw, je l'ai regardé peut-être trente fois. C'est l'un des meilleurs spectacles de stand-up, une révélation découverte dans la bibliothèque de mon père et qui a changé bien des choses pour moi. »**



## ABONNÉS

LE SOIR

Retrouvez sur notre site dédié aux abonnés un extrait du texte inspirant de Kody, un poème d'Aimé Césaire, ainsi que deux interviews en vidéo.

[plus.lesoir.be](http://plus.lesoir.be)